

L'Action

Toumbé dessus! Escrasas lous! (CYRANO)

DIRECTEUR : JULES FOURNIER

MONTREAL 323, Rue SAINT-DENIS, 323 Téléphone: Est 1678

LE NUMERO: CINQ SOUS PAR AN: DEUX DOLLARS

Cabale critico-littéraire. — Récapitulation

Le mot d'ordre serait donné, que ce qui arrive n'arriverait pas autrement: on ne s'ingérerait pas davantage à trouver des beautés supérieures dans le roman de M. Hector Bernier; on ne mettrait pas plus d'ensemble à la défendre contre la mécréance de quiconque ose en parler sans ménagement.

L'Action Sociale, par la plume de M. l'abbé Camille Roy, donna le branle en faisant de l'ouvrage un éloge où rien de restrictif ne se mêlait. Passé lui-même au large de l'écueil qui guette sournoisement les débutants trop confiants dans leurs forces, l'auteur avait réalisé pleinement les espérances mises par ses maîtres en cette âme d'élite. Si le maître de la critique québécoise n'allait pas jusqu'à pindariser, il se tenait, comme on voit, fort peu en-deça.

Peu après, le directeur de l'Action s'étant inscrit en faux contre ce jugement, il se faisait répliquer qu'il n'y entendait rien, que sa compétence était nulle; que bon pour écrire des amusettes, il forçait son talent en s'attaquant à des sujets évidemment au-dessus de sa portée. Quel cas voulez-vous qu'on fasse, après cela, de l'opinion, même fortement motivée, d'un homme aussi finement pulvérisé?

Marcel Henry ayant à son tour, dans l'Action, apprécié l'oeuvre au point de vue de la conception du catholicisme qu'elle implique comme au point de vue de la grandiloquence intempérante des personnages, il se fait tancer coup sur coup par le théologien anonyme de l'Action Sociale et par le critique attiré du Devoir, M. Edmond Léo: ce dernier dans une homélie digne en tous points d'un sermonnaire, l'autre en une longue dissertation où, pour être plus à même de jeter du louche sur les opinions d'un contradictoire, on faisait traitressement voisiner deux citations tirées de deux sujets différents et traités séparément.

On a vu, dans l'Action du 2 et du 9 du courant, quels commentaires a provoqués le sans-gêne d'un tel procédé.

Entre temps M. l'abbé Chartier avait fait sien l'opinion de M. l'abbé Roy en publiant comme à point nommé, dans la Revue Canadienne, un article que le Devoir reproduisait peu après et où son collègue en professeur ès-lettres était proclamé un éminent critique.

Mais c'est encore dans le dernier article de M. Edmond Léo (4 novembre) que se manifeste la plus évidente volonté de trouver au romancier québécois des circonstances atténuantes. Voici en quel comment et écrivain (?) excuse la cause d'intransigeance furibonde que traverse Augustin Hébert en apprenant l'amour de son fils pour une libre penseuse: "Quant au vicil Hébert, écrit-il gravement, il comprend très bien que l'Eglise s'oppose de toutes ses forces aux mariages mixtes."

Or, il n'est pas du tout ici question de mariage mixte, puisque le héros a eu la sage précaution de prévenir sa famille qu'il ne songe et n'a jamais songé à épouser la jeune fille qu'advenant le cas où elle se ferait catholique. Dans une scène précédente, celle où ce grand dadaïste de vingt-cinq ou trente ans confesse à l'abbé Lavoie son remords de n'avoir pas su défendre son cœur contre les attraits de la jeune Française — et ce remords est aussi violent que s'il s'agissait du plus répugnant des crimes, tant sa conscience d'élite est délicate — il lui dit: "... Pas un instant je n'eus la pensée molle de sacrifier ma patrie et ma race au bonheur de l'individu chétif que je suis" (!!!!!!!).

Non, les seuls reproches que fait ostensiblement le père Hébert à son fils — et il ne peut lui en faire d'autres — c'est de s'être affiché avec la jeune étrangère à travers tout Québec, c'est surtout de ne l'avoir pas fuie comme une pestiférée dès qu'il eut appris son irrégularité. Cela est écrit en toutes lettres aux pages 193 et suivantes.

Ce n'est pas à tous les critiques qu'il est permis en lisant un livre de se montrer aussi distrayant que M. Edmond Léo, ou aussi aveuglé par ses préventions.

En vérité, je vous le dis, jamais tant de bruit ne s'était élevé dans notre petit Landerneau littéraire — et pour si peu.

Mais d'où vient donc, dans un certain camp, cette belle ardeur à élever autour du roman de M. Bernier un rempart plus ou moins résistant contre toutes les attaques?

S'explique-t-elle par le réel mérite de l'ouvrage? Peut le penseront parmi ceux qui l'ont lu, — parmi ceux, j'entends, qui savent distinguer en littérature entre une étroite et ce qui est brossé de main d'ouvrier. Veut-on qu'il soit beaucoup pardonné à l'auteur à raison de l'orthodoxie de ses intentions? On le dirait à première vue: il me souvient d'avoir lu dans la critique d'un roman paru à Québec, il y a quelques années, qu'indépendamment de la valeur littéraire d'un livre, il convient de tenir compte des intentions spéciales que son auteur a pu avoir en l'écrivant. Mais il nous faut chercher encore plus loin.

Pour bien pénétrer le pourquoi de cette coalition, j'allais dire de cette triple entente contre les mécréants de l'Action et d'ailleurs, il faut se rappeler que, dès le 10 août, M. Jules Fournier, en critiquant Au large de l'Écueil, jouait à M. l'abbé Camille Roy et à nos collègues classiques ce mauvais tour de les mettre en cause de crételle façon, le premier pour avoir dit du roman tout le bien que vous savez, les seconds parce qu'il les jugeait responsables de la formation intellectuelle qu'accusent M. Hector Bernier et les autres âmes d'élite dont il est représentatif. Si notre téméraire directeur n'avait pas tant élargi son sujet en remontant aux sources des faiblesses de M. Bernier, le calme eût aussitôt reparu, comme à la surface d'un étang après le jet de quelques pierres.

Il y eût eu ceci de différent, que la compétence de M. l'abbé Roy en matière de critique fut demeurée insuspectée; insuspectée également la valeur de notre enseignement secondaire pour la formation intellectuelle de la jeunesse.

C'est quelque chose; c'est même beaucoup. Chacun sait qu'à l'Action Sociale on ne peut permettre d'ouvrir la plus petite brèche dans la réputation du clergé enseignant: c'est même là une des raisons d'existence de ce journal. Encore mieux comprend-on que la renommée de M. l'abbé Roy, consacrée par un long usage, y soit tenue pour inviolable.

FERDINAND PARADIS.

Dans une étude sur la littérature canadienne-française, parue dans France-Amérique et où s'étale un optimisme de belle naïveté, M. Camille Roy parle du livre de M. Hector Bernier.

Les Français qui pourraient être tentés d'ouvrir Au large de l'Écueil rejeteront vite loin d'eux ce mauvais roman. Ils n'en liront pas dix pages sans être offensés par le mauvais goût et le style baroque qui caractérisent ce livre.

ad usum delphini, sans vérité humaine, plat, lourd, et qui rejoint dans l'absurde le romantisme à l'usage des familles.

Il existe dans une grande ville canadienne un journal considérable où un collaborateur occasionnel, confondant tout, attribue un sens religieux au mot éternel en littérature.

Ce journal passe, d'ordinaire, pour être intelligent, ce collaborateur occasionnel aussi. Mais qui n'apercevra que son dépit l'aveugle et qu'il venge ses petites vanités blessées? Ce monsieur a voyagé; il a étudié en Europe; il enseigne la rhétorique depuis des années dans un collège. Il représente, au Canada, la sagesse des foules et celle de Québec.

Disons tout: il a écrit des livres. Malgré cela il n'est pas un sot. Or, n'étant ni un sot ni un âne, il ne peut être qu'un homme de mauvaise foi. Car on n'imagine pas de telles confusions sans découvrir, chez ceux qui s'en rendent coupables, de la sottise ou de l'improbabilité intellectuelle. A moins que, et c'est une explication assez humaine, des amitiés de maître à disciple n'autorisent une mauvaise foi si nette, si absolue.

D'aucuns se sont peut-être imaginé que les rédacteurs de l'Action vivaient d'amour et d'eau fraîche. Rien n'est plus faux. Ils travaillent pour gagner leur vie. Quand ils n'ont pas autre chose à faire, ils rédigent des discours ou des mémoires pour les autres, font de la traduction ou préparent des annonces moyennant finances. Leur tarif est élevé, mais leur travail est irréprochable. Avez-vous besoin d'eux? — S'adresser rue Saint-Denis, 323. Téléphone: Est 1678.

Chronique Musicale

"LOUISE"

de Gustave Charpentier

Parmi les "produits de l'esprit humain" qui servent à documenter l'histoire sur une époque, qui en marquent les traits essentiels et reconstituent une civilisation éteinte, il n'en est pas de plus représentatifs que ceux de l'art, et de la musique en particulier. Dans la partie extérieure de ses oeuvres, l'artiste est donc fatalement entraîné au courant des idées contemporaines, et par l'hypertrophie de sa sensibilité à goûter à peine même aux conceptions les plus paradoxales. La musique de notre temps aura ainsi ses socialistes, ses réalistes, ses athées et ses fatalistes, qui traduiront depuis le dogme de la souffrance humaine jusqu'au plus féroce égoïsme de l'individualisme révolutionnaire.

M. Charpentier, lui, se classe dans l'extrême-gauche de la bohème. — La bohème! Quelle chimère! De quelque poésie que notre jeunesse l'ait voilée, de quelque charme séducteur qu'elle agisse sur les âmes naïves, de quelque masque qu'on ait couvert sa pauvreté morale, elle n'en reste pas moins, dans la réalité, la forme la plus naïve, la plus prosaïque du nihilisme impuissant et verbeux. La bohème, c'est la contrefaçon de l'existence, le carton-pierre de la vie; c'est, pour parodier le livret, de la paresse et de la bêtise en chansons; c'est la course ignoble à la pièce de cent sous, la saoulerie abêtissante, les haillons et la faim. La bohème de Charpentier est la pire. Son Julien n'est qu'un odieux Pet-de-loup, phraseur et poseur sans vergogne, marchand d'orviétans, crotinant à perte d'haleine, d'une petitesse d'âme à faire pleurer, et professeur de morale par surcroît. Il exalte l'union libre en un style pompeux et pompier, en des sophismes bruyants et pédants qui n'ont même pas l'attrait de la nouveauté. C'est ainsi qu'on y retrouve la tirade sur "la souveraineté de l'amour," sur le "droit au bonheur"; des anathèmes contre cette vieille bête de tradition qui rappelle à s'y méprendre les divagations du dix-huitième siècle sur le "développement de toutes nos virtualités."

Ces tructuences du retour à la nature n'étonnent même plus le bourgeois; elles jurent cependant avec le titre de réaliste que s'est donné l'auteur, par une absence absolue de "cordialité pour le réel." Il était donc difficile de trouver un sujet plus nettement hostile à la musique et plus propre à la nuire dans sa constitution, essentiellement généralisatrice, comment voulez-vous l'accablant à des contacts comme ceux-ci: "Passez-moi vos ciseaux. Va donc eh! bouffin! Veux-tu me montrer à baléiner? Un vrai rembourrage de lanchies! Ce que j'les plaqueras! J'en suis bleu! J'en suis baba!" etc., etc. Pour mettre l'art au service d'un idéal aussi bas, pour lui donner comme modèles les choses les plus vulgaires et les plus plates de la vie, il faut un goût monstrueux pour la laideur.

Le vrai réalisme, c'est celui de Moussozski par exemple, qui va au peuple, qui en définit l'âme frustrée et violente, qui en note toutes les ardeurs, toutes les colères et toutes les joies, mais en écartant cette imitation servile de la nature comme une tentation d'en bas. Tout ce matérialisme grossier et trivial fait mentir la musique et la mène à des unions déshonorantes.

Le musicien ne laisse pas que d'être supérieur à l'écrivain, au moins en quelques endroits, mais si l'on veut faire de Louise l'oeuvre lyrique française la plus remarquable de ces derniers temps, je répondrai que cette opinion n'est que mondaine et qu'elle est à la hauteur de ce qui se pense et de ce qui se dit dans nos salons; que nos élégants, comme les a ironiquement appelés mon ami Ouimet, éprouvent le besoin de se créer des modes et des engouements qui usurpent quelquefois une apparence de compréhension intelligente, mais qui tirent toutes leurs raisons du fond vaniteux et nul de ces mentalités de bourgeois cossus.

Qu'est-ce donc que cette prétendue supériorité? Réside-t-elle dans l'initiation du réalisme? Trente ans avant Charpentier, Moussorgski est allé bien plus loin dans ce domaine des petits et des humbles, et à combien plus de profondeur et de vérité! Au reste, dans ce réalisme, qui tire sa grandeur de ses excès de bassesse, Bruneau tient la première place après Zola. Est-elle dans la nouveauté et l'originalité de l'écriture? Il y a dans Louise un usage forcené du leit motif qui en fait une dépendance du génie wagnérien. Deux idées musicales se partagent tout l'opéra et en proposent toute

la matière: le motif d'amour en arpegge et celui de Voilà le plaisir Mesdames. On ne trouve dans toute la partition que la métamorphose de ces deux thèmes. Ils enveloppent de leurs retours obstins et lancinants les pages tour à tour tristes ou gaies, les heures grises ou ensoleillées, les coeurs amoureux et méchants. Ils fleurissent sur les lèvres de la bien-aimée, ils closent sous les doigts du poète, ils bourdonnent dans l'atelier, ils s'estompent dans la mélancolie du soir, s'étranglent dans la gorge du père malheureux et se perdent au loin dans la fuite éperdue de Louise vers le plaisir.

Tout ce qu'on peut accorder à la partition, c'est qu'elle a toujours beaucoup de vie et de chaleur, que quelques épisodes symphoniques sont excellents, tels le retour du père au 1er acte et la berceuse du dernier. C'est un peu pauvre pour un chef d'oeuvre, mais, au fait, Charpentier ne le fut jamais et son opéra ne mérite qu'un succès de scandale.

En attendant d'en donner les raisons, qu'il nous suffise aujourd'hui de dire que le chef d'oeuvre lyrique de la musique française, c'est Pelléas et Mélisande de Debussy.

Je ne puis terminer sans ajouter un mot sur l'interprétation de samedi dernier. J'ai vu la créatrice du rôle à Paris et je ne craignais pas d'affirmer que Madame Edwina n'a pas de supérieure, pas même d'égale, pour la composition de ce rôle, qu'elle y est d'une sincérité admirable et que, depuis la Sarah Bernhardt d'il y a vingt ans, Montréal n'a rien vu d'aussi remarquable comme puissance et comme vérité. Cela nous repose de félicités et des trucs.

M. Hasselmanns est un excellent chef et nous n'en voulons pas d'autre preuve que son beau concert de samedi dernier, où brillait au premier plan le fantastique Scherzo de Dukas. — Mais combien doit-il se sentir mal à l'aise de suivre cette mode nouvelle qui nous force à applaudir le chef non plus à sa place, au milieu de son orchestre, mais sur la scène! Oh! je sais qu'il n'est pas le premier coupable et qu'il a résisté longtemps à ce mauvais exemple. Qu'il sache donc revenir au bon goût français, et qu'il laisse à d'autres le soin de cultiver l'art du bluff et de la réclame.

ARTHUR LAURENDEAU, Maître de chapelle au Gesù.

"L'Eclat de rire"

L'Eclat de rire, tel est le titre d'un nouvel album de caricatures qui doit paraître d'ici la fin du mois.

L'auteur, notre ami et collaborateur Emile Vézina, les a dessinées en s'inspirant un peu de tous les pays et de tous les sujets: on y trouvera en effet des caricatures politiques et des caricatures sociales, des caricatures humoristiques et des caricatures presque sinistres — à la Forain; beaucoup sont datées de l'étranger, de Paris, de Milan, d'Athènes, de Tunis, etc. M. Vézina, qui est en effet un homme original, ne s'est pas contenté, à l'instar de tout bon Canadien en voyage, de ne voir, des pays qu'il a visités, que ce qu'en indique le Baedeker. Il s'est donné la peine de les observer — et même de les caricaturer.

Son album ne comprendra pas moins de soixante dessins. Imprimé sur papier fort, avec couverture de grand luxe et en trois couleurs, il se vendra soixante-quinze sous l'exemplaire, dans tous les dépôts.

Ne pas manquer de demander, samedi en huit, l'Eclat de rire à votre marchand de journaux.

Un bon conseil

Les lecteurs de l'Action, qui ne sont pas ceux de la Presse, ne manqueront sans doute pas de profiter du conseil que nous allons leur donner aujourd'hui, — gratuitement.

Veulent-ils offrir à leurs enfants, comme éternelles, le plus beau cadeau du monde au prix le plus modique, ils n'ont qu'à se procurer l'un des deux albums suivants, absolument incomparables à tous égards:

1° L'ALBUM DES BELLES IMAGES (5,000 dessins inédits, dont 2,000 en couleurs);

2° L'ALBUM DE LA JEUNESSE ILLUSTRE (600 pages, 5,000 dessins).

En vente chacun au prix dérisoire de \$1. LIBRAIRIE C. DEOM, rue Sainte-Catherine, 47-Ouest. Téléphone: Est 2251.

Chronique Théâtrale

"LA COURSE DU FLAMBEAU"

de Paul Hervieu

M. Gauvreau, en faisant représenter cette semaine par ses artistes, d'une façon si brillante, la Course du Flambeau, de Paul Hervieu, a consacré la transformation radicale de son théâtre, pour le plus grand plaisir et la plus vive satisfaction de tous ceux parmi nous qui se piquent d'intellectualité et de sens esthétique, mais aussi pour le plus grand chagrin, hélas! de ces bonnes dames à qui on entendait dire, l'autre soir: "Il ne se fait plus de beau théâtre de nos jours! Te rappelles-tu, ma chère, le temps où Cazeneuve jouait Monte-Cristo ou les Deux Gosses?"

M. Paul Hervieu, doué d'un esprit d'observation remarquable et procédant en quelque sorte d'Alexandre Dumas fils, étudie comme celui-ci les problèmes qui agitent le monde, mais en se plaçant à un point de vue plus général que ne le faisait l'auteur de la Dame aux Camélias. Dans l'Armature, la Loi de l'Homme, les Tenailles, etc., les personnages parlent français, mais on pourrait tout aussi bien localiser l'action en Angleterre, en Allemagne, ou dans les États balkaniques. C'est que Paul Hervieu ne dépeint pas un groupe, un milieu social, mais l'humanité. Ainsi, dans la Course du Flambeau, il traduit cette loi de la nature par laquelle un père ou une mère, se consacrant à son enfant, même au préjudice de ses propres auteurs, verra cet enfant se montrer ingrat, à son tour.

Sabine Revel s'étonne, devant un ami, Maravon, de ce que Madame Gribert "a cessé d'avoir une existence personnelle. Tout appartient à sa fille! Pendant ce temps, Gribert s'exténue pour subvenir aux toilettes de Béatrice. Et celle-ci, trônant au-dessus de ses père et mère, me fait l'effet d'une idole un peu odieuse." Maravon alors de lui répondre: — "Je ne partage pas votre opinion, chère petite amie. Ces gens-là se conformant à la loi qui commence par demander à la mère la chair de sa chair pour en constituer l'enfant. Dès lors, on profite de la génération nouvelle, la nature s'évertue à dépolluer la génération précédente pour équiper, armer, parer, ceux qui descendent vers la plaine de l'avenir... Madame Gribert et sa fille rentrent dans la plus pure tradition classique..."

Et Maravon nous donne ici, dès le premier acte, en un langage simple mais combien élevé et combien noble, l'explication de cette forte image de la Course du Flambeau:

"Vous n'avez, sans doute, jamais entendu parler des 'lampadophores'? Voici ce que c'était: Pour cette solennité, des citoyens s'espacèrent, formant une sorte de chaîne, dans Athènes. Le premier allumait un flambeau à l'autel, courait le transmettre à un second, qui le transmettait à un troisième, et ainsi de main en main. Chaque concurrent courait, sans un regard en arrière, n'ayant pour but que de préserver la flamme qu'il allait pourtant remettre aussitôt à un autre. Et alors, derrière, arrêté, ne voyant plus qu'au loin la fuite de l'étoile sacrée, l'escortait, du moins, par les yeux, de toute son anxiété impuissante, de tous ses vœux superflus. On a reconnu dans cette Course du Flambeau l'image même des générations de la vie; ce n'est pas moi, ce sont mes très anciens amis Platon et le bon poète Lucrèce."

Sabine ne conçoit pas de la sorte les relations de famille, — Maravon d'ailleurs doit admettre qu'il y a de exceptions, — mais elle va en faire elle-même la triste expérience d'une façon où éclate, à chaque pas, le talent magnifique de l'un des dramaturges les plus puissants du jour.

Sabine, devenue veuve dès les premières années de son mariage, s'est consacrée avec amour à l'éducation de sa fille, Marie-Jeanne, et aux bons soins pour sa vieille maman, Madame Fontenais.

La voyant libre, Stangy, un ami d'enfance qui l'a toujours aimée, demande sa main. Sabine refuse, bien qu'elle partage l'affection de Stangy, afin de ne pas diminuer l'héritage de sa fille. Et Marie-Jeanne épouse Didier Maravon, jeune industriel de grand avenir... qui fait faillite quelques mois après son mariage.

Pour sauver l'honneur de Didier, il faut quelque trois cent mille francs. Madame Fontenais pourrait facilement avancer cette somme, mais, par une prudence peut-être très sage et qui paraît, en tout cas, excessivement détestable, elle refuse de le faire. Sabine alors, devant le désastre imminent de ses protégés, n'écoute que l'instinct de la conservation et cède à un véritable vertige: elle

vole à sa mère des valeurs qu'elle essaie, sans y réussir, de convertir en espèces. Et alors, avec quelle violence d'expressions ne confie-t-elle pas la chose à Maravon: "Pourquoi maintenant-on la jouissance de tous leurs droits humains aux êtres qui n'ont plus toute leur part des sentiments humains? Est-ce qu'en bonne justice l'inhumanité s'enfuit de ma mère ne devrait pas m'autoriser à la faire interdire, à la déposer, à prendre sa place dans ses biens dont je ferais un salubre usage? N'est-ce pas monstrueux que l'essor de jeunes existences soit captif de cette volonté qui touche à son terme, et que leur avenir palpité tant agonise dans ces vieilles mains déjà presques froides? Dites que c'est intolérable! Dites que, contre cela, tout est permis!... Dites! Dites donc!"

Sous l'étreinte du malheur, la santé de Jeanne chancelle. Le médecin prescrit une cure d'air: il faudra un long séjour "dans un de ces climats très surs qui font les tempéraments." On ira dans l'Engadine; mais défense formelle d'y amener madame de Fontenais, car son coeur n'est pas en assez bon état pour se prêter au jeu des muscles que la raréfaction de l'oxygène exige, à dix-huit cent mètres d'altitude.

Sabine cependant y amène sa mère. Là-bas, on rencontre Stangy devenu très riche et qui propose à Didier de lui confier la gérance de ses établissements en Louisiane; le jeune homme accepte cette offre superbe. Et Sabine, malgré ses supplications, reste seule avec sa mère, qui meurt d'une syncope. — "Morte! Elle est morte! s'écrie-t-elle désespérément... Pour ma fille, j'ai tué ma mère!"

Fortement charpentée, la pièce de Paul Hervieu est parfois d'un pathétique extraordinaire. Avec une habileté magnifique, l'auteur nous montre Sabine Revel, sous l'empire des circonstances, tour à tour dure à l'égard de sa mère et en butte elle-même aux exigences de sa fille. Et notez bien que ces différents états d'âme sont étudiés chez des personnes unies très étroitement par une solide affection; encore une fois, il y a ici une loi de la nature:

"Non, voyez-vous, dit Maravon à Sabine, l'humanité se bat les flancs pour se persuader, à elle-même, qu'elle n'est pas mauvaise fille. Or, elle l'est, de naissance, comme de naissance aussi, elle est bonne mère... Relisez les commandements du mont Sinaï: "pas un mot sur les devoirs envers la progéniture! Pourquoi donc? Parce que c'était inutile. Parce que toutes les créatures s'étaient mises d'instinct à soigner leurs parents. Mais les devoirs envers les parents, voilà ce qui n'a pas été sous-entendu; voilà ce qui n'allait pas de soi-même! "Honore tes père et mère, afin de vivre longtemps sur la terre." Il n'y a pas que l'injonction, "il y a, pour allécher, la promesse d'une prime à réaliser, dès ce bas monde... Croyez-moi, la reconnaissance filiale n'est pas spontanée; elle est un effort de civilisation, "un fragile essai de vertu!"

Disons maintenant quelques mots de la forme de la pièce.

Les artistes se plaindront, paraît-il, de la difficulté qu'ils eurent à apprendre leurs rôles. La chose ne nous surprend pas. Si, en effet, le style de Paul Hervieu est généralement très noble, s'il se rattache étroitement au classique le plus pur, il perd en souplesse ce qu'il gagne en élévation. Soit par la recherche de l'originalité, soit par le fait de l'effort, la phrase est souvent bizarre et raide; elle manque aussi parfois de naturel, par exemple ce simple mot de Sabine à Stangy: "Je vais vous laisser avec lui, pendant que j'irai m'assurer d'une voiture de départ pour le jour prochain."

Chose singulière encore, au début, lorsque Didier fait à Marie-Jeanne des protestations d'amour, il n'a que des mots d'une banalité, d'une sécheresse et d'une ancienneté désespérantes: "Vous me rendez fou de joie! Je voudrais tomber à genoux, crier mon bonheur!" Par contre, les entretiens de Sabine et de Stangy sont de toute beauté. A noter, pour finir, un mot délicieux de Sabine: "Vous savez, c'est souvent dans la nature des femmes de ne devenir tout à fait franches que quand elles ne peuvent plus faire autrement!"

Hugo de SAINT-VICTOR.

LES "CHEVALIERS DE COLOMB"

Ce qu'il faut penser au juste de cette fameuse société

"J'ai un de mes amis qui est Chevalier de Colomb et qui ne perd aucune occasion de le dire en public, tout comme si c'était un titre de noblesse. Il me fait l'effet d'un homme qui serait fier si on lui disait: Salut, monsieur le Chevalier.

"C'est curieux comme j'éprouve instinctivement de l'antipathie pour cette société. Plus je l'étudie, plus elle me répugne. Si vous me demandez pourquoi, je vous répondrai: C'est parce que je ne la trouve guère catholique et que son amour pour la puissance de l'or m'inspire des craintes.

"Ce n'est pas en vivant dans le luxe, en jouant au billard et aux cartes que les apôtres se sont préparés à aller convertir le monde païen. Non, mais ils sont partis à pied, un bâton à la main, sans argent et sans protection aucune. Ils n'ont pas cru qu'il fût prudent de singer quelques coutumes des gentils pour les attirer à eux; ils ont pris au contraire le contrepied du monde, tout ce qui était de nature à le choquer; cependant, sans autre mot de passe que le nom de Jésus, et sans autre emblème que la croix, ils ont converti le monde.

"Oui, je le répète, ces Chevaliers de Colomb m'agacent les nerfs. Pour combattre la franc-maçonnerie j'ai plus confiance dans les bons tertiaires de saint François d'Assise; ils ne font pas de tapage mais ils forment des chrétiens bien trempés. Les Chevaliers de Colomb, avec leurs conventions à coups de grosse caisse et avec de l'argent n'attireront jamais les lumières de l'Esprit-Saint dans les âmes."

(De la Justice d'Holyoke.)

Bon! en voilà un maintenant qui croit que la "Columbustérie" a été inventée pour propager l'Évangile et former des chrétiens, pour combattre la franc-maçonnerie et les sociétés neutres! Quel jobard! Mais jugez donc la Société à l'oeuvre qu'elle poursuit. Cette oeuvre peut être excellente au point de vue irlandais, mais... au vôtre, Canadiens moutons???

Ainsi, quand les "K. of C." de l'Ontario souscrivent \$40,000 pour l'achat de livres à l'usage des écoles séparées de cette province, il faut bien croire que ces livres ne sont pas des livres français. Car on connaît les sentiments et les petites conspirations de Mgr Fallon, l'un des rares de degré, parmi ces croisés de l'influence irlandaise, et certes, les écoles bilingues et l'influence française dans l'Ontario n'ont pas de plus terrible adversaire.

Si terrible on peut appeler un fourbe et un menteur. (Cf. document Hanna-Pyne). Places, influence, dignités, tout ce qui paie, tout ce qui donne du prestige, la chevalerie le poursuit en faisant sonner très haut son titre de catholique et en battant monnaie par tout moyen. Elle ne recule devant aucune exploitation: fausses représentations, théâtre risqué, soirées dansantes, excursions le dimanche, clubs et jeux, croix épiscopales qu'elle distribue à ses armes, etc., etc.

Aux États-Unis, elle refuse de faire partie de la Fédération des Sociétés catholiques; elle refuse d'inscrire l'obligation pour ses membres de faire leur Pâques. Elle refuse aux évêques le droit de nommer ses chapelains.

Si les "K. of C." travaillent avec tant d'ardeur et quasi officiellement à la diffusion de la langue anglaise, c'est qu'ils comptent bien recueillir pour eux, les Irlandais, les mitres volées aux évêques canadiens hors la province de Québec. On ne mettra pas en question le refus des "K. of C." d'Ottawa, et de partout, de prendre part à la lutte pour la défense des droits des minorités catholiques et des droits des français. Et pourquoi le feraient-ils? Depuis 1902, quelle est la résolution votée par les Irlandais, les "A. O. H." et toute la gentry "irishisante" du clan et de l'arrière-clan, à l'occasion de la

Saint-Patrick, qui n'ait eu sa réalisation? Je n'excepte que le vol de l'Université d'Ottawa. Mais au fond ils triomphent, puisqu'ils neutralisent tout par la conspiration permanente qui surveille les actes du Délégué Papal.

Il y a quelques années, les "H." et les "K. of C." d'Ottawa votaient, à la Saint-Patrice, des résolutions où ils réclamaient "les droits de la race irlandaise." C'était peu, étant donnée la proportion des catholiques du Dominion qu'ils représentent et ont seuls le droit de représenter parce qu'ils sont de langue anglaise et très souples d'échine: une couple de sénateurs, un ministre à Ottawa, une chauve-souris à Québec, des juges et un grand nombre de places payantes...

Un ami me disait alors: — Ils obtiendront tout avant six mois. — Mais ils ne réclament ni l'évêché, ni la mairie... ni la police.

— Tu sais mal ton Irlandais: ils ne réclament pas publiquement ce que personne, à son avis, n'a le droit de leur contester sur la terre américaine; l'Irlandais doit dominer et commander. Place aux Fallon et aux Burke dans l'Église, et place aux Pat, policiers émérites en Amérique.

"Car, vois-tu, ajoutait mon ami, on a toujours les défauts de ses qualités et quelquefois on a les qualités de ses défauts. Comment expliquer que l'Irlandais sans mérite exceptionnel, médiocre même, en toute occurrence, parvienne à décrocher la timbale qu'il convoite? Par sa fierté? son flair? son habileté? Ecoute ceci: C'EST PAR SON HABITUDE DE L'ASSOCIATION, un certain genre d'association. Les Irlandais PEUVENT AGIR DE CONCERT. Ils forment, au témoignage d'un fin observateur des choses américaines, "UNE PUISSANTE LIGUE D'INCAPABLES."

"Emigré, le gueur irlandais, au traditionnel bas de soie, garde l'esprit familial, "un esprit de clan jalousement fermé, où chacun compte sur la force du groupe auquel il appartient plutôt que sur son énergie individuelle." Cet esprit le pousse dans des associations aussi secrètes que possible. Car cet opprimé séculaire a contracté l'habitude de conspirer dans l'ombre. Qu'on n'aille pas dire de Pat: Il a perdu sa langue, son pays, sa liberté, il ne lui reste rien de sa race: il lui reste sa marque distinctive parmi les races: il a le génie de l'intrigue et de la conspiration, avec une âme de valet fourbe et menteur. Avec ça, en politique, on arrive.

"Ce qui est le plus endiablant, concluait mon ami, c'est que nos bons Canadiens se laissent prendre au filet des Irlandais qui les attirent dans ces ASSOCIATIONS qui n'ont leur raison d'être que pour le bénéfice des Irlandais. Et nos Canadiens donnent à des étrangers l'argent et l'influence qui leur permettent d'écraser les nôtres aux États-Unis, dans l'Ontario, etc. Et surtout ne touchez pas à cette "Columbustérie" qui n'a pas même le mérite d'être une association mutuelle de quelque valeur, car vous verrez surgir les lettres des évêques, sinon du délégué."

Mais tant mieux s'il pouvait en paraître une qui puisse définitivement nous renseigner sur divers points controversés depuis l'existence des "K. of C."

1° L'Église admet—ou n'admet pas—la société secrète catholique.

2° L'Église admet—ou n'admet pas—qu'une société secrète catholique—ou semi-secrète—choisisse elle-même son chapelain lequel devra être membre reçu de la dite société.

(On sait peu... que nombre d'évêques

ont interdit la propagande des "K. of C." dans leur diocèse parce que, juges de la foi dans les limites de leur juridiction, ils ne reconnaissent aucune organisation supérieure à l'Église, ni aucune hiérarchie supérieure à la leur, sauf le Pape, capable de juger des questions de foi et de mœurs.)

3° L'Église se relâchera de son antique discipline et permettra à ses évêques et à ses prêtres de faire partie d'une organisation politique, à secret, où les évêques et les prêtres seront traités comme les derniers des membres de ladite société.

(A Montréal, en 1912, on affirme qu'un vicair, qui n'est pas à son jugement le premier venu, s'est promené au milieu de la salle pendant une initiation dans un déshabillé peu cléricale.)

4° On saura aussi à quel titre les "Chevaliers" du XXe siècle jouissent de la faveur de battre monnaie par la danse, les réunions de club le dimanche, même pendant les offices paroissiaux, les représentations risquées, les excursions le dimanche, etc.

5° On saura enfin si l'Église admet qu'un homme sensé fasse un serment d'obéissance sans savoir ce qu'il promet.

Il paraît qu'à Rome on travaille à l'examen des Constitutions des "K. of C.", tant de fois dénoncées par l'archevêque de l'Argentine, l'évêque de Saint-Louis (Missouri), etc., comme des lois d'inspiration par trop maçonnique et d'esprit trop peu catholique, à tendances dangereuses...

Il y a de telles influences, pour les protéger contre la condamnation, qu'on peut avec assurance prédire une réforme, une refonte, un vrai baptême, quoi!

Et alors, quand l'association des "K. of C." sera devenue société catholique au vrai sens de ce mot; quand elle aura beaucoup d'argent en caisse (car elle en a peu

comme société mutuelle); quand elle aura un nombre considérable de membres adhérents, nous dirons toute notre pensée en affirmant qu'elle n'a jamais rien valu, qu'elle ne vaut rien et ne vaudra jamais rien pour les Canadiens-Français, si excellente d'ailleurs qu'elle puisse être pour les "Pat" irlandais d'Amérique.

CHARLES DUPIL.

VENDREDI

Le vendredi, la Vierge Marie
S'en va par les chemins,
Toute seule et bien marrie,
Avec des lis noirs dans les mains.

Elle s'en va, d'étoile en étoile,
Car, tous les vendredis,
Elle pleure sous son voile
Et ne veut plus du paradis.

Elle s'en va de val en vallée,
Et de côte en côteau,
De plus en plus désolée,
Et sanglote dans son manteau.

Elle s'en va de près en pâtures,
Regardant par-dessus
Les murs bas et les clôtures,
Pour chercher son Enfant Jésus.

De crèche en grange et de rue en route,
Et de porte en portail,
Elle s'en va, s'arrête, écoute,
Et guette à travers le vitrail.

Ne chantez pas et faites se taire
Les enfants au berceau,
Ne laissez traîner à terre
Ni l'épine, ni le roseau.

Ne riez pas, de peur qu'elle entende;
Ne plantez pas des clous;
Car sa peine est vraiment grande
Et sa peine lui vient de vous...

EDMOND HARAUCOURT.

Une science qui ne respecte rien

La statistique est une belle science: elle a seulement le malheur de toucher à tout. Voilà-t-il pas qu'un statisticien, ne sachant sur quel objet porter ses sages recherches, a eu l'idée originale d'étudier la bosse humaine!

Grave et aride question s'il en fut, et dont l'utilité s'imposait.

Ce savant vient de mourir, à Liverpool, laissant un énorme manuscrit de 2,000

pages, où on ne parle que de bossus? Et il y en a, hélas! une cargaison de par le monde.

C'est en Espagne qu'il y a le plus de bossus: dans une petite localité, dans les montagnes du plateau central, on en compte un sur treize habitants! En France c'est le bassin de la Loire qui en possède le plus. Dans tout le globe, notre statisticien en compte environ un million. Il établit que la hauteur moyenne de chaque bosse étant de vingt centimètres, cela donne, multiplié par un million, une hauteur de sept cent mille pieds, hauteur prodigieuse.

Ce qu'il serait bien autrement intéressant de connaître, tout de même, en fait de statistique, ce serait le nombre de personnes qui, chaque jour, fument des cigarettes "Sweet Caporal". Nous gagerions volontiers qu'en notre pays seulement on en compte bien une couple de millions à tout le moins.

Qu'elle était jolie!

Qu'elle était jolie dans sa robe claire à la jupe collante, et avec son chapeau d'autonne! Nous l'eussions volontiers croquée — et pas du tout avec un crayon — à ses côtés d'un jeune homme de belle carrure. Mais, curieux, nous nous approchâmes pour la mieux voir, ce qui nous permit aussi d'entendre. — Marcel, disait-elle timidement et en hésitant sur le penonnel elle semblait encore peu habituée. Marcel, nous avons encore le temps de faire ce choix et je ne sais s'il est bien convenable pour moi... — Tut, tut... ma Blanche aimée, je veux que vous ayez tout le temps de préparer vous-même ce qui sera et notre nid et votre autel. D'ailleurs, n'est-ce pas l'époque de l'année où le choix est le meilleur et... — Nous quittons un instant des yeux la radieuse vision et, nous tournant vers la vitrine, comprenons enfin qu'il s'agit de deux fiancés en train de choisir leur mobilier. Cette vitrine, vraiment fort bien garnie, était celle de la maison N.-G. Valiquette (477-Est rue Sainte-Catherine, téléphone: Est 4182).

Tél: Main 4582

INSTITUT MEDICAL

DES
Docteurs DORVAL et MALO

Spécialistes des
MALADIES VENERIENNES

208 RUE SAINT-LAURENT

Ouvert tous les jours de 10 heures du matin à 9 heures du soir.
Le dimanche, de 2 heures à 4 heures.

VETEMENTS
"Fashion-Craft"

Faits à vos mesures, et choisis parmi les centaines d'échantillons que nous exposons.

OUI, nos vêtements sont confectionnés et prêts à porter et aussi faits sur mesures.—Vous pouvez choisir.

Complets et pardessus tout aussi bien faits que nos vêtements en magasin, mais taillés selon votre goût et agrémentés de tous les détails que vous pouvez désirer. Si vous n'êtes pas convaincu que notre confection peut vous fournir exactement ce que vous voulez, faites l'essai de notre rayon spécial des commandes. Un essai ne vous coûtera rien à moins que vous ne soyez absolument satisfait.

Etablissements

FASHION-CRAFT

PROPRIETAIRES

231 rue St-Jacques, Max. Beauvais, Limited,
483 rue Ste-Catherine ouest, Dubé Limited,
469 rue Ste-Catherine Est, A. A. Roy,
Agents spéciaux des commandes
Vosberg Bros., 47 rue Ste-Catherine ouest,
E. St-Amand, 1023 rue St-Denis,
R. T. R. Holcomb, 519 New Blrks Bldg.

FRUILLETON DE L'ACTION

28

Jeanne l'Orpheline

PAR
L.-P. FOURNIER

Un émoi alarmant s'empara de toute l'assistance, lorsque Jeanne apparut devant le tribunal, appuyer la plainte qui était portée contre les accusés.

Un bon nombre de personnes vinrent raconter les paroles du prince dans sa folie; Labouchère et Mary Deschanons ne purent faire autrement que rendre des témoignages écrasants contre le prince.

Tous trois furent condamnés à vingt ans de prison.

Un peu avant le jugement qui fut rendu par le tribunal, la servante du prince Deschanons implora la clémence de la cour, et s'adressa d'une manière spéciale au duc Frédéric, pour obtenir pardon: — Vous avez été, dit le duc, la cause DIRECTE de tout ce que mon épouse a eu à souffrir de la part du prince, acceptez au moins le châtiement que vous avez mé-

VOUS ÊTES INDIGNE DE MA

CLEMENCE!

Il y a des femmes qui sont placées si bas, au-dessous de toute classification sociale, que l'insulte qu'on leur jetterait à la face, serait forcée de traverser UN BANC DE FANGE, avant que d'arriver jusqu'à elles.

Vous avez attiré sur MON EPOUSE, plus de peines que votre cœur corrompu n'aura à endurer, lorsque les portes de la prison se seront refermées sur vous.

Le duc avait triomphé! sa vengeance était satisfaite, sa sécurité assurée...!

XXV

Jeanne, disait le duc à SON EPOUSE, nous pouvons jouer maintenant de la vie, convaincus que nos ennemis ne viendront pas nous troubler.

Ils sont sous les verrous, expiant tous les forfaits de leur vie passée!

Nous n'avons plus rien à redouter! nous pourrions désormais nous promener de Rouen à Lyons, et de là à Paris sans n'avoir plus rien à redouter.

La vie était agréable à Jeanne; LE DUC AVAIT PERDU SON HABITUDE DE JOUER AUX CARTES: il s'était aussi corrigé, du DEFOUT DE PRENDRE PARFOIS DE LA BOISSON! (sic).

Il était devenu rassis, sobre, et avait conservé un grand amour pour Jeanne,

qui n'était pas insensible à toutes ses marques de tendresse!

Le duc et Jeanne vivaient seuls, sans enfant. La vieille mère du duc était morte, dans les premiers mois du mariage de Jeanne.

Jeanne, devenue alors duchesse, adopta une jeune fille de six ans, afin de se dispenser, dans ses moments de loisir, PAR LES ENTRETIENS ENFANTINS DE CETTE JEUNE FILLE.

Elle l'aimait beaucoup; L'ESTIME QU'ELLE LUI TENOIGNA, gagna l'amour de la jeune fille.

Cette dernière s'appelait LUCIE GOUZY; son père après avoir vécu dans les honneurs et les richesses, subit un revers de fortune qui plongea la famille tout entière dans une position peu avantageuse, voisine même de la misère.

Il était autrefois, un des amis du duc, qui crut lui aider dans son malheur, en préparant un joli avenir, à cette enfant.

Quelques années se passèrent, pour le duc et la duchesse, dans la joie et le bonheur que procurent, la concorde, une vie régulière, et les moyens princiers.

Jeanne eut, un jour, un enfant, qu'elle fit appeler Henri.

Ce fut une joie indicible pour le duc et la duchesse; surtout cette dernière était, on ne peut plus contente, de la faveur que

le ciel lui avait accordée, en lui donnant cet enfant.

Depuis la naissance de l'enfant, Lucie était devenue jalouse des caresses que la duchesse accordait à son nouveau né.

Souvent, elle rapportait des choses mensongères à son père qui commençait à écouter TOUTES LES SUGGESTIONS DE L'ESPRIT DU MAL.

Faire disparaître l'enfant propre du duc, ouvrirait un avenir bien plus brillant à Lucie lui disait le démon.

Aussi, cette idée hanta son cerveau, pendant longtemps.

Il ne cessa dès lors, d'étudier comment il pourrait s'introduire dans le château du duc, et faire disparaître l'enfant, sans être vu (sic).

Il n'avait pas la méchanceté de le faire mourir; d'ailleurs, c'eût été exposer, sa jeune fille, si les médecins (sic) faisaient l'autopsie; il avait l'idée de le faire disparaître et de le faire élever DANS UN HOPITAL.

L'ENFANT COMMENÇAIT A PARLER IL AVAIT ALORS SES QUATRE ANS.

Un beau soir de juin, LE FIRMAMENT ETAIT CLAIR, LES ETOILES VERSAIENT LEURS LARMES D'ARGENT, SUR LA NATURE PLONGEE DANS LE SILENCE;

une douce brise soufflait un air chaud et caressant; le duc et la duchesse avaient laissé Lucie à la maison, comme gardienne, et étaient allés faire une promenade dans la ville.

L'enfant jouissait d'un profond sommeil!

M. Gouzy profita de la circonstance pour enlever l'héritier du duc; grâce à la faveur des ténèbres et à la complicité de son enfant Lucie, il put s'introduire dans le château, emmailloter l'enfant, le jeter dans sa voiture et s'enfuir.

A son retour, Jeanne s'aperçut de l'absence de son enfant.

Toutes sortes de questions furent posées à Lucie; mais cette dernière confuse et incapable de soutenir l'hypocrisie qu'elle avait d'abord résolu d'avoir, pour la circonstance, balbutia quelques mensonges qui indiquèrent sa culpabilité.

La confusion et la crainte de Lucie, donnèrent des soupçons au duc, sur le père de Lucie, comme auteur du crime.

Jeanne était bien triste et affligée de la perte de son enfant.

Il lui semblait entendre les cris de son cher petit Henri.

La peine que la duchesse en ressentit fut vive; elle fut inconsolable... LE DUC, PRENANT SON POI-

GNARD, amena Lucie dans un appartement; tiens, Lucie, lui dit-il, jusqu'à présent, j'ai été bon pour toi; mes confiances et mon amour étaient en toi; je désirais te faire héritière d'une partie de mes biens et te créer un bel avenir!

Ce que j'avais décidé de faire pour toi, je le ferai, je te le promets, si tu me declares le nom de celui qui m'a ENLEVÉ mon fils; au contraire, si tu restes muette à ma question, ce poignard VA TE TRANSPERER LE COEUR, A L'INSTANT MEME!

Lucie éclata en sanglots.

Réponds-moi, Lucie, qui est venu en mon absence, enlever mon enfant? — Mon père, répondit Lucie, en pleurant amèrement.

C'EST BIEN, LUCIE, VOICI CINQ FRANCS! CE N'EST QUE LE COMMENCEMENT DE MES FAVEURS A TON EGARD; je te garderai sous ma protection, mais va et sois bonne enfant!

Le duc sortit immédiatement pour faire arrêter M. GOUZY; mais à peine, avait-il fait quelques pas qu'il rencontra M. GOUZY, je vous accuse M. GOUZY, dit le duc irrité, d'avoir...

MOI, INTERROMPIT M. GOUZY! —

(A suivre.)

Les pipes en "écume de mer" de M. Forget

Monsieur Forget, dans ses largesses,
Est flash... on s'en fait pas d'idée;
Il pourrait lâcher tous ses pièces
Quand un fois il est décidé.
Comme de raison, c'est pas tout l'monde
Qui peut profiter d'ses faveurs,
Mais il aime d'une amour profonde
Ses électeurs.

Pour eux sa bourse est tout ouverte,
Et même, pour leur en porter,
Il peut faire en voiture légère
Quinze ou vingt lieues sans arrêter.
Pas besoin, non plus, qu'il arrête;
Ses provisions n'ont pas défaut,
Il a toujours dans l'équipette
Tout ce qu'il lui faut.

Pour lui, s'occuper d'politique
C'est s'occuper aux électeurs
Et savoir tout mettre en pratique
Pour multiplier leurs bonheurs.
Tout d'même, il sait mieux que personne
Que les gâter s'rait indiscret;
Pour lors c'est pas tant qu'il leur donne,
Comme c'qu'il promet.

De tout c'qui sort du fond d'sa caisse
A Montréal, j'dis pas un mot.
Ah! là, pourvu que ça paraisse,
De bonn's oeuvres il sait faire frot.
Souvent il a donné des preuves
De c'qu'il tripote un peu partout
Pour les orphelins et les veuves,
Les veuves surtout.

Mais j'veux parler de ses largesses
Dans son comté de Charlevoix.
Pristin! c'est pas yinqu' de promesses
Qu'il peut se contenter parfois.
Tenez! encor la semaine dernière
De nous combler il s'empressa...
Devinez d'quoi? ... Vous sauriez craire!
Écoutez ça!

Il s'agit pas d'églis' tout' faite,
Encor ben moins de chemins d' fer,
Ni d'machine à forcer la traite
Aux vaches qui sont en "aiyère";
C'est pas des cloches magnifiques,
Ni des sucs pour les bêtes,
Ni d'maitres coqs, ni de "musiques"
Pour les jubés.

J'vous l'donn'rais ben en cinq cent mille,
Comme l'disait mam' Sévigné,
Ca vous f'rait fair' pas mal de bile,
Sans être, pour ça, plus renseigné.
V'raiment, pour faire un choix si sage,
Fallait qu'not' membre eût de l'esprit,
Comme on dit dans certain village,
Plein l' gabarit.

L'our nous ôter l'goût du carême,
L' nous a fait un présent chic
De pip's en vraie écume de Mème
Avec des bouts d'angle en mastie.
C'est plus que beau, pour le dimanche,
Soit dans la poche ou ben dans l'bec;
Mais faudrait pas, à caus' du manche,
Fumer avec.

Car, du moment qu'on les allume,
Ca jette une odeur de mitron
Débauché qu'a pour coutume
D'faire lever l'coeur à ceuss... qu'en ont.
Épi, parmi les ceuss qu'en usent
Sans prendre, au moins, qu'qu's p'tits
[détours]

Y'en a, qu'on dit, ensuit' qui puent...
L'restant d'leurs jours.
Monsieur Forget, oui, c'est "serviable"
Pour tout c'qu'on veut, l'hiver, l'été,
Et jamais rien de plus aimable
N'a traîné dans notre comté.
Aussi y'en aura, des gross's lippes,
Quand qu'il s'ra f'us chez les chréquins,
Au souvenir de ses bell's pipes
Et d'leurs bouquins.

Comme député, tenez! c'est un' chance
Qu'on s'arrach'rait si c'était su;
Et ça m'dit que plus tard la France
V'oudra f'têl' avoir la main d'sus.
Mais on se l'aissera pas avéindre,
Même au risque de l'estropier,
S'il faut, pour qu'on puisse le r'tiendre.
User du pied.

Québec, 4 mai 1906.
Du Nationaliste de 1906.

une lampe, surtout si l'on ajoute que sa
mèche s'imbibe dans notre sang.

Ce qui est véritablement précieux pour
un être, c'est ce qui lui manque: cela sonne
comme une vérité de la Palisse, et cepen-
dant c'est pour l'avoir méconnu que des
esprits supérieurs sont des objets de désola-
tion, parcequ'ils manquent des facultés
pratiques les plus communes et les plus fa-
ciles à acquérir.

W.-A. BAKER

NOTES DE LECTURE

Les héros.—A propos de la guerre des Balkans

—C'est possible, dit M. Roux. Mais il y a
autre chose. C'est la joie innée de tirer
des coups de fusil. Vous savez, mon cher
maître, que je ne suis pas un animal destruc-
teur. Je n'ai pas de goût pour le milita-
risme. J'ai même des idées humanitaires très
avancées, et je crois que la fraternité des
peuples sera l'oeuvre du socialisme triom-
phant. Enfin j'ai l'amour de l'humanité.
Mais dès qu'on me fiche un fusil dans la
main, j'ai envie de tirer sur tout le monde.
C'est dans le sang.

M. Roux était un beau garçon robuste
qui s'était vite débrouillé au régiment. Les
exercices violents convenaient à son tempé-
rament sanguin. Et comme il était, de plus,
excessivement rusé, il avait, non pas pris
le métier en goût, mais rendu supportable
la vie de caserne, et conservé sa santé et sa
belle humeur.

—Vous n'ignorez pas, mon cher maître,
ajoutait-il, la force de la suggestion. Il
suffit de donner à un homme une baïon-
nette au bout d'un fusil pour qu'il enfonce
dans le ventre du premier venu et devienne,
comme vous dites, un héros...

ANATOLE FRANCE.

Le Mannequin d'Osier.



Les jardins suspendus de Babylone

Tout le monde a entendu parler des jar-
dins suspendus de Babylone, des jardins de
la reine Sémiramis, mais ce n'est pas de ces
jardins dont je vous veux entretenir au-
jourd'hui, car, entre nous, je me fiche de
la reine Sémiramis et de ses jardins comme de
ma première culotte. Les jardins auxquels
je songe en ce moment sont situés à peu de
distance de Montréal. Dans un site enchan-
teur, tout près des bords du lac Saint-Louis,
s'étendent les jardins auxquels je songe. Ils
viennent en pente douce jusqu'au bord de
l'eau. On les a divisés, redivisés, subdivi-
sés et sous-subdivisés, à tel point qu'ils sont
aujourd'hui coupés d'avenues et de larges
rues. On a aussi divisé ces jardins — on
les nomme les Jardins de Strathmore —
pour vous permettre, à vous comme à moi,
d'en acquérir une partie raisonnable à un
prix minime. Si vous vous donnez la peine
de téléphoner aux bureaux de M. George
Marcel, 180 rue Saint-Jacques, et de lui de-
mander à ce sujet quelques chiffres, il vous
surprendra certainement. Vous feriez en-
core mieux, cependant, d'aller visiter, tout
de suite, les Jardins de Strathmore. Ils sont
à vingt minutes à peine de la gare Wind-
sor ou de la gare Bonaventure. M. Marcel
vous fournira lui-même les billets, gratuite-
ment; téléphone: Main 3791.

N.-B.—Ces terrains, que vous pouvez au-
jourd'hui vous procurer à des conditions in-
crovables de bon marché, prendront prochai-
nement une plus-value considérable. Hâtez-
vous d'en acquérir: vous avez là un moyen
sûr de doubler votre argent d'ici quelques
mois.



Les propos d'Elidore

—Mais elle vous trompe! me dit Elidore.
Mon ami, je ne vous crois pas. Je connais
la candeur de son âme et je pourrais dire
avec la Phèdre de Racine: "Le ciel n'est pas
plus pur que le fond de son coeur." — Alors
comment expliquez-vous qu'elle fouille dans
vos poches pour extirper d'icelles les billets
de \$9.00 qui y peuvent trainer? — J'explique
cela très simplement. Philomène veut de-
venir riche et elle thésaurise. Elle s'est ache-
tée des propriétés avec cet argent, qu'elle a
rien fait de me voler, car je l'eusse follement
dépendé. Je sais aussi que ses placements
sont de tout premier ordre, car son homme
d'affaires est Légaré... — Légaré, c'est
vous... — J'ai dit J.-B.-D. Légaré, le courtier
d'immeubles le mieux connu de Mont-
réal. Ceux qui font affaires avec lui con-
naissent son habileté, et il a été le fondateur
de mainte et mainte fortune. — Vous m'en
direz tant! — Je vous en dirai plus encore:
Légaré a ses bureaux 11 rue Saint-Jacques;
téléphone: Main 6629.



Vieille chanson

Mon désir, sans être espagnol, grandit
constamment, et je me plais et me complais
à le nourrir tous les jours. Yolande vou-
drait savoir ce que je désire, mais je n'ose
lui dire simplement:

Si tu veux, tous les deux,
Nous irons, ô ma belle,
Comme des amoureux,
Cueillir la fleur nouvelle...

Cette cueillette est maintenant finie, mais
tout ce que je désire pour le moment, c'est
d'aller avec elle choisir son nid et le mien.
Si Yolande disait seulement *Oui*, elle sait
que je serais à ses pieds pour y déposer, non
des trésors, mais simplement le peu d'or que
je possède pour lui permettre de se procurer

des meubles de la maison N.-G. Valiquette,
477-Est rue Sainte-Catherine; téléphone:
Est 4182.

O. NORMANDIN



FOURRURES

Vous épargnez de l'argent en ache-
tant directement du Manufacturier et
vous aurez de plus la satisfaction de
porter des fourrures de qualité supé-
rieure.

Manteaux Phoque Electrique

52 pouces de long, grand collet châ-
le, larges pagottes, doublés en bon sa-
tin gris, drab ou brun. Valeur
\$125.00 pour \$95.00
Magnifiques

Manteaux Rat Musqué

50 pouces de long, demi-ajusté, collet
châle, bonne valeur.
\$75.00 pour \$57.50

O. NORMANDIN
257-Ouest rue Ste-Catherine, 257
Tél. Up 5897

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM
Quatre trains express
par jour
MONTREAL, TORONTO
et L'OUEST

9 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
Wagons-buffet, salon et bibliothèque aux
trains du jour; wagons-lits "Pullman" éclai-
rés à l'électricité aux trains de nuit.
Seule double voie ferrée.
L'INTERNATIONAL LIMITED
Le convoi le plus beau et le plus rapide du
Canada. Part de Montréal, à 9.00 a.m.,
tous les jours pour Toronto et
l'Ouest.
Plus haute classe d'équipement.
Bureaux des Billets en Ville: 122 rue St
Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bona-
venture.

Tel. Bell: Main 3930
LA CIE GAREAU - SAURIOL
FABRICANTS DE
Livres Perpétuels à Feuilles Mobiles
Livres de Regus pour Comptoirs
Papeterie en général Articles de Bureaux
26, NOTRE-DAME (EST)
MONTREAL

"LA DECORATION MODERNE"
(R. BELIVEAU, ARTISTE-PEINTRE)
ENCADREMENT, FRESQUES ET DECORATIONS
Importation de photographies d'art, statuettes et grès flammées,
accessoires photographiques, tapisseries, etc.
698 RUE SAINT-DENIS. TEL. EST 5713

H. Beauregard
Entrepreneur général
en construction
70, rue St-Jacques, 70
MONTREAL
Téléphone: Main 735.

DEMANDEZ LE
Wilson's Invalids' Port Wine
[A base de quinquina]
Le meilleur des toniques et reconstituants
En gros chez L.-A. WILSON
87, RUE SAINT-JACQUES

Le Scotch Peter Dawson
Whisky sans égal
C'est un bon vieux scotch distillé à la bonne vieille façon. Liqueur exquise,
au goût savoureux, elle fera les délices de tout véritable connaisseur.



DOW'S ALES

Les Bières de la Brasserie
"DOW" ont, par leur supé-
riorité, conservé depuis cent années
la première position.
Adoucies et mûries dans du
bois, elles ne peuvent être
surpassées pour leur qualité, leur
pureté et leur excellence.
Vous êtes assurés d'obtenir
les meilleures Bières en deman-
dant celles de Dow.
En vente par tous les commerçants et dans
tous les Bars et Cafés.
THE NATIONAL BREWERIES, Limited A-12

Ce que rapporte l'annonce

Un abonné de l'Action offre présente-
ment, par l'intermédiaire de notre journal,
une récompense de \$500 à quiconque, dit-
il, "lui fournira des renseignements qui
lui permettraient de retracer le propriétaire"
d'une certaine automobile... Il s'agit d'une
maudite voiture qui, le soir du 11 juillet
dernier, "ne portant aucune lumière et con-
duite à grande vitesse," blessait gravement
un homme, sur le chemin de Lachine, entre
Dorval et Strathmore.

En réponse à cet avis, nous recevions
l'autre jour, aux bureaux de l'Action, la
lettre suivante, que nous transcrivons sans
commentaire:
Montréal, 9 Novembre, 1912.
Mr. Jules Fournier,
Monsieur,
Je puis vous fournir une description bien
incomplète d'une automobile, que j'ai vue
au commencement de Septembre, au soir,
rue Rachel, en DeLorimier, passant à gran-
de vitesse sans lumière ni cri, avec deux
homme voiture à deux sièges, ouverte se
dirigent vers l'Avenue des Erables, tour-

nant en descendant l'avenue des Erables.—
Il m'a été tout-à-fait impossible de voir
le numéro, mais elle m'a paru de deuxième
classe et très malpropre.

Je suis Mr. votre dévoué,
H.-P. T.....
... Parc Lafontaine.

Voilà au moins un homme de bonne vo-
lonté! Il ne connaît pas l'automobile du 11
juillet, mais il en a vu une autre au com-
mencement de septembre; ce n'était pas, il
est vrai, sur le chemin de Lachine, mais
c'était rue Rachel; il n'a pas vu le numéro
de la voiture, mais il ne serait pas étonné
qu'elle ne fût pas de première classe. Si
notre annonceur ne retrouve pas mainte-
nant ses "assassins," c'est décidément qu'il man-
que de flair!

N.-B.— Nous avons fait prendre des in-
formations sur ce monsieur H.-P. T.....
Il paraît qu'il existe! C'est un homme très
sérieux: il n'avait pas du tout l'intention
de plaisanter en nous écrivant la lettre que
l'on vient de lire.

AUX FUMEURS

Parce qu'il y a fort longtemps que nous
avons vu se déclarer une épidémie de cho-
léra, ce n'est pas une raison pour nous
croire à jamais immunisés. Pendant la
seconde moitié du dernier siècle, il n'y a
pas eu moins de quatre grandes épidémies
de choléra en Europe, et, malgré toutes les
précautions prises, les immigrants, qui nous
viennent par multitudes de toutes les parties
du monde, et surtout ceux venant des pays
asiatiques, pourraient bien nous apporter un
jour ou l'autre la contagion.

De sorte qu'il n'est pas inutile de savoir
comment se combat cette terrible maladie,
et encore mieux comment on s'en préserve.
Or, on ne saurait concevoir un préserva-
tif plus accessible à tous et d'un plus facile
emploi que celui que vient de découvrir le
docteur Wenck, professeur à l'Institut Im-
périal de Berlin, à la suite d'observations
faites au cours de l'épidémie de Hambourg.
Ce préservatif infaillible est tout simple-
ment le tabac.

Les expériences du docteur Wenck ont
démontré que dans l'épaisseur de cigares
manipulés avec de l'eau contenant un mil-
lion et demi de bacilles du choléra par cen-
timètre cube, tous les microbes périssent en
vingt-quatre heures, et l'examen de cigares
fabriqués à Hambourg pendant l'épidémie
fit voir qu'ils étaient absolument exempts
de bacilles.

La feuille de tabac n'a pas seule cette
propriété de détruire les germes du cho-
léra; mais aussi la fumée de tabac.

crobes du choléra ne survivent pas à un
contact variant de une demi-heure à deux
heures avec de la fumée de tabacs prove-
nant du Brésil, de Sumatra, de la Havane.
La fumée du tabac tuerait d'ailleurs en cinq
minutes les microbes cholériques (de la sa-
live. Enfin, pas un ouvrier de la fabrique
de cigares de Hambourg n'a été atteint par
l'épidémie.

Le tabac canadien ne vaut peut-être pas
celui de la Havane dans la confection des
cigares; mais, quoique le docteur Wenck
n'en ait pas fait l'essai, rien n'indique qu'il
serait moins efficace en ce qui concerne
l'extermination des microbes.

Voilà toutefois une découverte qui ne ré-
jouira pas ceux qui voudraient, par une loi,
empêcher les gens de fumer.

PENSEES

La pensée est une sève, les mots n'en
sont que le feuillage touffu qui n'épuise
pas la sève, car pour elle s'épuiser ce serait
mourir. C'est peut-être pour cette raison
que les poètes et les philosophes ne par-
viennent jamais à exprimer le tout de leur
pensée.

Bonté signifie force chez les Saxons, tan-
dis qu'elle se rapproche plutôt de la faibles-
se chez les Latins. Il est difficile de dire
lequel des deux se trompent le plus, car
la bonté signifie plus que la force et elle
accomplit des oeuvres, tandis que la fai-
blesse est stérile et mauvaise.
On a raison de comparer l'expérience à

Attaquée!



Emile Veжина - Paris, 1912

ELLE.—Ah! non, mais dites donc, mais a-t-on jamais vu?...
LUI.—Faut bien que jeunesse se passe, mademoiselle!...

De l'Eclat de rire, album de caricatures, en préparation, par EMILE VEZINA.

Un nouveau collaborateur

Nous recevons de M. H.-L. B..., telle rue, tel numéro, avec la mention suivante:

Pour être payée aux taux ordinaires. Si non publiée, veuillez retourner immédiatement, deux pièces de vers d'un intérêt tout à fait palpitant, et que nous reproduisons ci-après.

Comme M. H.-L. B... (pseudonyme Henri Berthol) est, paraît-il, un bon jeune homme, encore que ses vers puissent inspirer quelques doutes à cet égard, nous voulons bien cette fois, par considération pour sa famille, ne pas livrer son nom en pâture au public. Nous tenons cependant à l'avertir que s'il a jamais le front, à l'avenir, de nous adresser une seule fois quelque nouvelle production de son cru, nous n'hésiterons pas, si pénible que nous soit la chose, à le dénoncer publiquement.

Jeune homme, gare à vous si vous tenez encore à votre liberté! Le docteur Villeneuve n'est pas encore mort et les murs de Saint-Jean-de-Dieu sont toujours debout.

Appel à la nuit

Oh! oui, viens nuit douce et voluptueuse, Pour qu'au plus vite je vois la veillesse Qui perçant ton ombre de son cristal, M'apporte le bonheur dans un signal.

Et couvre-moi de ton épaisse mante; Car dans ses plis je vaincrai mon amant. Vraiment qu'elle vertu peut résister A la force entraînant d'un baiser?

Le vent fait entendre une plainte douce; Alors se glissant sur la fraîche mousse L'amour toujours fidèle au rendez-vous Vient enflammer l'air de ses baisers fous.

Puis la belle amante à moitié gagnée Abandonne son âme dans un soupir, Et demande le baiser qui fait jouir Dans un petit cri plein de volupté.

Alors dans une dernière étreinte La nuit enlace maîtresse et amant Mais hélas leur passion trop vite éteinte S'est déjà envolée dans le néant.

HENRI BERTHOL.

La plainte de l'enfant naturel

Je suis seul, isolé, et sans défense. Livré à moi-même dès mon enfance,

H. B.

L'auteur de "Louise"

(Du Cri de Paris)

Il en est. Il a toujours désiré en être. C'est un révolté de parade, comme M. Jean Richopin. Il fut prix de Rome. Il devait finir à l'Institut.

Il ne faut pas jurer qu'il y sera bien sage. Il avait un terrible caractère quand il était à la villa Médicis. Le bon père Hébert était alors directeur de l'Académie de France à Rome et Dieu sait combien son pensionnaire musicien lui donna du fil à retordre.

Gustave Charpentier avait adopté pour se promener dans la Ville éternelle une grande cape rouge, mais plus rouge que la muleta du plus hardi matador. Ce costume faisait quelque sensation, vous pouvez le croire. Hébert appela Charpentier et paternellement lui dit:

— Mon ami, pliez-moi cette cape dans une malle et ne l'en sortez plus.

Or, Hébert avait l'innocente manie romantique de chausser des bottes à cœur et à glands. Gustave Charpentier, les lui montrant du doigt, lui répliqua:

— Donnez-moi donc vos bottes que je les mette dans la même malle.

Le directeur de la villa n'insista pas.

A quelques jours de là, l'Institut, auquel les impressions d'Italie avaient été envoyées, charges Hébert de féliciter l'auteur. Le bon vieillard saisit cette occasion d'amadouer l'inimitable jeune homme. Il transmit à Gustave Charpentier les compliments de l'Académie des Beaux-Arts: — J'y ajoute

Jamais d'un foyer j'ai su la douceur Puisque je suis le fils de la douleur.

Enfant d'un monstre et d'une mère infâme; Mais sitôt né abandonné par eux, Depuis ce jour où fut formée mon âme Je n'ai connu que le sort malheureux.

Lorsque d'autres s'endorment doucement Sur le sein doux et chaud de leur maman, Moi je n'ai qu'un misérable grabat Pour reposer mon corps brisé et las.

Et pourtant en quoi suis-je responsable Du crime odieux d'un couple misérable? Est-ce ma faute si j'ai vu le jour A la suite d'un adultère amour?

Encore si j'avais une religion Je puiserais là ma consolation; Mais je ne sais que pleurer, et maudire Les infâmes auteurs de mon martyre.

Quand donc existera-t-il une loi Pour protéger les enfants comme moi? Et quand inventera-t-on une peine Assez grande pour étouffer ma haine?

HENRI BERTHOL.

Pour être payée aux taux ordinaires. Si non publiée veuillez retourner immédiatement.

La Constipation, La Mauvaise Digestion, Les Maux de Tête

sont infailliblement guéris par l'eau purgative

RIGA

Société des Eaux Purgatives "RIGA" 215-Est, rue Notre-Dame Montréal

Blasons et généalogies

(Du Cri de Paris)

En 1904, un très honorable chanoine auvergnat publia une longue histoire sur la famille Dissard-Cavard. Il commença par expliquer que ce nom est le composé celle de "Diss-Dieu père des Gaulois" et de "ard-chef suprême." Donc les Dissard descendent du Grand-Druide de Teutatés, le Dieu des Gaulois.

Quand Crassus eut fini de pacifier l'Auvergne, le grand Dissard se réfugia dans les montagnes au Fayet. Là, il monta sur un bûcher avec ses derniers fidèles et ses trésors. A la place de son bûcher existe un tumulus qui appartient actuellement aux Dissard-Cavard.

Dans leurs armes, on voit le tumulus au naturel; elles sont surmontées d'un casque gaulois et accompagnées d'une devise en celte, écrite en caractères celtiques. Car le bon chanoine Dissard-Cavard, qui ne doutait de rien, avait retrouvé l'écriture celte, probablement dans ses papiers de famille.

Le plus vif chagrin du chanoine Dissard était que son grand-père eût épousé une demoiselle Courtiana, dernière descendante de la famille patricienne de Curtius, qui était venue coloniser Villa-Pratum (aujourd'hui Villeprat). "Ainsi, écrit-il, par un jeu bizarre de la destinée, se mêlait le sang du dernier vaincu de Crassus avec celui du dernier vainqueur." Horrible fusion!

Il existe en Auvergne d'autres familles qui se targuent d'origine gauloise. Un frère du grand Verecengobritich (Verecingetorix) parvint à s'échapper d'Alésia et se réfugia dans les monts d'Auvergne. En arrivant dans son inaccessible retraite, il s'écria:

—Hic meum regnum fundo!

Meum regnum mal prononcé donne Montrognon. Telle est l'origine de la vieille famille de Salvart de Montrognon.

En Italie, nous trouvons aussi des descendants des Celtes, par exemple à Milan. Le neveu d'Ambigate, roi des Celtes, Bellevero, fut le fondateur de la ville de Milan et y

laissa une postérité représentée aujourd'hui par la famille Pusterla.

Au XVIIIe siècle, la famille Magon, de Saint-Malo, dont les membres les plus connus furent l'amiral Magon, tué à Trafalgar, et le banquier Magon de la Balue, qui fut guillotiné le 1er thermidor an II, passaient pour venir des Carthaginois.

Trois Magon, en effet, furent célèbres à Carthage: le père d'Amilcar et d'Asdrubal, le général tué en Sicile en 389 avant J.-C., et le frère d'Annibal, mort en mer en 203.

Le général Magon de la Giclais a publié, en 1883, une fort bonne Histoire généalogique de la famille Magon, mais il n'a pas fait allusion à ces légendes et ne commence sa filiation qu'au XVe siècle.

(A suivre)

Les Echos de Paris

(Du Cri)

Candeur:

Dans un salon académique, la veuve d'un illustre l'arnassien fait une entrée sensationnelle. Depuis son retour du Brésil, le poète des Charmes exagère encore son amour des modes rutilantes, et ses mains carminées jusqu'à mi-doigts semblent des pétales de roses effeuillés de ses tempes.

Cela sied d'ailleurs à sa beauté hiératique. Mais une de ses consœurs, femme d'un célèbre explorateur et qui, elle, doit sa popularité surtout à ses vêtements d'homme, s'en offusque.

Sévèrement, elle examine la nouvelle venue, puis, croisant l'une sur l'autre ses jambes pantalonnées, elle dit avec un soupir de commisération à sa voisine, une dame austère:

—C'est triste de voir combien certaines femmes aiment à se faire remarquer!

Publicité:

Sur le quai de la Lergue, à Lodève, on peut lire, écrite en gros caractères, cette annonce:

TONDEURS DE CHIENS

Fournisseur du maire, de MM. les magistrats et du sous-préfet



COUVERTES pour CHEVAUX

Un assortiment complet de tous les styles et tous les genres connus pour toutes les circonstances et tous les usages.

POUR INTERIEUR

Couverte en toile spéciale, très forte, unie ou "carrautée." Couvertes en toile doublée en lainage, avec ou sans courroies. — Toutes les grandeurs.

POUR EXTERIEUR

Couvertes en lainages. Patrons de toutes sortes. Couvertes carrées en lainages. Toutes les grandeurs. "Suits" complets pour chevaux, comprenant couvertes du corps et encolure.

POUR LA PLUIE

Toile imperméable, noire, blanche ou grise, toutes les grandeurs. Couvertes en caoutchouc, toutes les grandeurs.

Rugs pour Voitures et Autos

Toutes les grandeurs, tous les matériaux, tous les prix.

Initiales et Monogrammes

brodés ou appliqués sur rugs et couvertes. Satisfaction garantie.

Camontagne Limitée

BLOC BALMORAL

338 - Ouest, rue Notre-Dame, près de la rue McGill, Montréal.

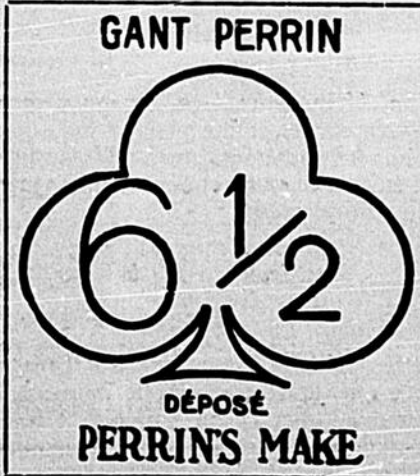
Le Pays de Toutes les Elégances

La France, dont les inimitables créations de la mode — dues à l'instinct artistique impeccable de ses dessinateurs et artisans — sont recherchées, imitées, copiées par toutes les nations rivales.

LA FRANCE est le pays d'origine des célèbres GANTS PERRIN.



Pour vous protéger contre les IMITATIONS voyez à ce que la marque de commerce — l'As de Trèfle — avec la peinture et le Fer-moir à la Chevette — se trouve sur les gants que vous achetez.



Qu'est-ce que le tondeur de chiens peut bien fournir à ces messieurs?

A Servoz (Haute-Savoie), près de la poste, se dresse une croix qui fut érigée avant l'annexion de la Savoie. Sur cette croix est placée une plaque qui porte l'inscription suivante:

Il est défendu d'introduire un bestiau dans ce monument.

Rue de Crimée, un marchand d'appareils de chauffage expose devant sa porte un petit fourneau, du prix de 7 fr. 90, et le présente ainsi:

Tel. Est 799

Pâtisserie Française

JOSEPH KERHULU

176 RUE SAINT-DENIS

Pour Banquets, Euehres, Lanches, Soirées, Réceptions, etc., demandez nos prix.

LE SENATEUR

petit fourneau économique s'allume avec de la braise

A ses clients, le marchand donne cette explication supplémentaire:

—Les vieux fourneaux du Luxembourg s'allument aussi avec de la braise.

Rue de Turenne, à la devanture d'un marchand de couleurs et vernis:

Spécialités de couleurs locales



Le meilleur éclairage pour Bureaux



En vente par la Lyon Gas Saving, Limited 82-Ouest, rue Ste-Catherine

THEATRE DES NOUVEAUTES

TEL. EST 1395

Semaine du 25 novembre 1912

M. HARMANT ET SA TROUPE DANS

"LE CONTROLEUR DES WAGONS-LITS"

Comédie en 3 actes, par A. Bisson

THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 25 NOVEMBRE 1912

"L'ETRANGERE"

Pièce en 4 actes, d'Alexandre Dumas fils

Debuts de Madame Barny

MATINEE TOUS LES JOURS

NATIONOSCOPE

Semaine du 25 novembre 1912

Deuxième semaine de

"FELIX POUTRE"

Drame historique en 4 actes et 6 tableaux, par Louis Fréchet

M. Julien Daoust dans Félix Poutre Chansons canadiennes par Mme Bella Ouellette

MATINEE TOUS LES JOURS

PLUMES-FONTAINES.—Pour un temps limité, nous offrons au prix uniforme de \$1.25, un choix considérable de Plumes-Fontaines. Modèles se vendant ordinairement depuis \$2.50 à \$5.00. Ces plumes sont en or de 14 carats et nous garantissons qu'elles donneront satisfaction. Sinon elles seront échangées, ou l'argent sera remboursé, franco sur réception de \$1.25.

LECOURS & LANCTOT, pharmaciens,

Coin des rues St-Denis et Ste-Catherine, Montréal.

La maison C. DEOM 47-Est rue Sainte-Catherine

vient de recevoir en envoi considérable de

l'Almanach Hachette (1913)

40, 50, 75, 90 cents et \$1.15. suivant la reliure

Pour la campagne: port en plus

A. LECOMPTE, 521-EST RUE STE-CATHERINE (coin Sanguinet)

Succursale: 241-Est rue Ste-Catherine

Les gens de goût, par exemple les lecteurs de l'Action, trouveront aux magasins de M. Lecompte des chaussures élégantes et confortables, capables de leur donner à tous égards la plus complète satisfaction.

Librairie St-Louis NORBERT FARIBAUT, Propriétaire

Papeterie, fournitures de bureaux, livres, revues, romans, journaux.

288-EST RUE STE-CATHERINE (près St-Denis) Tél. Est 2660

Toutes les dernières nouveautés.

Ed. Archambault

MARCHAND DE

Pianos, Orgues, musique en feuilles

312 et 314-EST RUE STE-CATHERINE (Près de la rue St-Denis)

Dr L. NOLIN TRUDEAU

CHIRURGIEN-DENTISTE

389 rue Saint-Denis Téléphone: Est 3616

De 9 h. à 5 h. tous les jours, et les mardis, mercredis et vendredis, de 7 h. à 9 h. du soir.

DOCTEUR HENRI LASNIER

La différence?... avec un club ordinaire?... C'est qu'à l'entrée, vous subissez un interrogatoire complet sur vos antécédents héréditaires et personnels, un bon examen médical dont dépend le programme qu'on vous donnera pour votre régime, les exercices, douches, massages ou toutes autres applications d'agents physiques jugés nécessaires à votre cas! C'est qu'on y respecte les lois de l'hygiène! On n'y fume pas! On y boit encore moins de l'alcool! On n'y veille pas tard! Fermeture à 10 heures du soir. Un service d'hydrothérapie qui fait suite au gymnase vous immunisera contre les refroidissements possibles.

Arène de la santé

OU Institut de Physiothérapie

DU Docteur HENRI LASNIER

550 ST-DENIS,

(Téléphone: Est 5969)



POUR LA NEURASTHENIE, L'OBESITE, LA DYSPESIE, LE RHUMATISME.